

J'accumule car le vide ne m'exprime rien.

J'ai une quantité d'images dont je ne sais pas quoi faire.

J'ai l'impression de tout accumuler et de ne jamais revenir dessus. Tout est complètement absurde. J'accumule par peur du vide, j'accumule pour avoir et pour laisser une trace.

On prend des images, des photos qui nous appartiennent ou non et on les stocke, ici et là, sur une mémoire qui n'est même pas la nôtre. Je ne reviens même plus sur ces montagnes de photos. Ce qui m'interpelle le plus, c'est que cela soit immatériel. C'est vrai, j'aurais préféré que cela soit des montagnes dans lesquelles je m'aventure, je marche, j'erre, je me perds. J'aurais adoré me perdre au milieu de photos. Mais là non, ces images dont je parle sont rangées dans des dossiers que je survolerai peut-être un jour ou l'autre. Peut-être jamais. C'est si flou pour moi. On accumule, on accumule, puis un jour où la patience nous aura gagné, on triera ces moments figés, on les supprimera en un battement de cils, et on oubliera même de quelle couleur était le soleil.

Rarement, je ne fais plus l'effort de regarder. Je capture en me disant que je reviendrai dessus pour analyser, comprendre, revoir ce qui avait attiré mon œil et mon attention. Puis j'oublie. J'oublie tellement que ça me fait presque peur lorsque je retombe sur des photos. J'ai le sentiment désagréable que le temps m'a dépassé, que le temps a couru trop vite alors que moi je me promenais simplement.

Deborah Fischer, 2016